

La journée relish

Valérie Provost

Numéro 153, printemps 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provost, V. (2017). La journée relish. *Moebius*, (153), 43–48.

LA JOURNÉE RELISH

Valérie Provost

Vingt-trois petits pots de relish. Tous pareils, placés sur la table de cuisine. Remplis jusqu'à la ligne. Faits maison en une demi-journée. Il fait chaud.

La femme essuie son front avec le linge à vaisselle déjà humide et va ouvrir la fenêtre. Par-dessus le comptoir, elle penche son corps pour offrir son visage au vent frais qui pénètre dans la pièce. Elle ferme les yeux et entend les criquets ou les cigales, elle ne sait plus les distinguer. Elle a déjà su, pourtant. C'était à l'époque des longs étés, des fleurs et des insectes. Des abeilles et du miel.

Du miel. Dans l'armoire, elle attrape le pot doré. Sous l'évier, le gant de caoutchouc qu'elle enfle pour pouvoir ouvrir le pot. L'odeur lui monte à la tête, comme celle des fleurs qu'elle ne peut s'empêcher de humer dans les plates-bandes de la voisine. Elle le veut, le veut en elle immédiatement, tel quel, sans détour. Elle enduit son index de miel, puis son majeur aussi. Lentement, elle les fait tourner contre le bord du pot, les plie, les déplie, les replie et les porte, tout enduits, jusqu'à sa bouche. Les deux doigts bien enfoncés entre ses lèvres, elle suce et lèche le liquide sucré qui lui tapisse maintenant la langue et l'intérieur

des joues. Elle avale. Ça picote un peu la gorge, mais c'est bon. Elle en veut encore. Elle replonge les doigts, tourne un peu, rapidement amène à sa bouche le miel qui coule au coin de ses lèvres, jusqu'à son menton. Le goût est partout. Elle le sent dans sa bouche, sur ses lèvres, sur sa joue, sur ses doigts et ses mains, dans son ventre. Ses genoux fléchissent, son dos glisse le long du comptoir et elle se retrouve assise, au milieu de son vieux pyjama et de son tablier, avec le pot dégoulinant de miel et les yeux à demi fermés. Elle est si bien. Elle pourrait s'endormir de plaisir. Et elle s'endort.

*
* *
*

Plus tard, l'homme rentre à la maison. Quatre messages sur le répondeur. Aucune lumière. Aucun son, aucune présence. Juste une vague odeur aigre qui flotte dans le silence.

Il s'immobilise sur le pas de la porte, dans la pénombre. Il demande « il y a quelqu'un ». Aucune réponse. Il suit l'odeur, se rend à la cuisine. Sur la table, il trouve vingt-trois petits pots de relish encore tièdes. Il avait oublié que c'était aujourd'hui, la journée relish. Il aime la journée relish.

Nerveusement, il tâte chaque couvercle, appuyant un peu au centre pour trouver le pot qui n'aurait pas été bien scellé. Il y en a toujours un. La brise du soir entre par la fenêtre restée ouverte et lui caresse la joue. Toc. Dix-septième pot, mal scellé. Il fait le mouvement d'aller vers le comptoir prendre une cuiller puis se ravise. Personne ne le voit. Le jour qui tombe a rendu la relish aussi grise que tout le reste, mais c'est bien du vert qu'il sent lors-

qu'il enlève le sceau de métal qui n'émet aucun bruit. Vert, comme l'été, comme les brins d'herbe qu'il cueillait à une certaine époque. Il en faisait des salades. Qu'il allait offrir à sa mère, parce qu'elle était au régime.

Les yeux clos, il approche de son nez le dix-septième petit pot de relish faite maison. Vinaigre. Sucre. Vert. Il veut cette couleur, il veut devenir cette couleur, se fondre en elle. Il penche la tête vers l'arrière, incline son poignet et verse une lampée de relish dans sa bouche grande ouverte. De petites pointes de vinaigre lui piquent d'abord la langue, puis les joues et la gorge. Le sucre et le concombre, unis, l'emplissent d'un bonheur gustatif qu'il n'avait plus connu depuis des années. Il jubile. Il savoure la mixture, la faisant tourner et rouler dans sa bouche. Puis l'avale. Rapidement, dans son emportement, il porte ses lèvres directement au pot et aspire. La bouche pleine, il respire difficilement. Un petit morceau, bien imbibé de vinaigre, est projeté sur sa luette. Le pot glisse de sa main et rejoint la relish qu'il vomit sur le plancher. Épuisé, il s'affale sur une chaise, croise ses bras sur la table et y tombe endormi.

*
* *
*

Elle se réveille en sursaut. Il fait déjà noir dans la pièce. L'odeur du miel a disparu. Ne subsiste que celle de la relish, mais différente. Comme si elle avait tourné. La femme pense « j'espère que les pots sont tous bien scellés ».

Toujours assise, elle étire le bras pour poser sur le comptoir le pot de miel encore ouvert. Lorsqu'elle lèche son index pour profiter des dernières gouttes de miel qui lui collent encore aux doigts, ce n'est pas le sucre qu'elle

goûte, mais quelque chose de vivement âcre, comme du vinaigre auquel on aurait ajouté de la levure de bière. Ça lui râpe le fond de la gorge. Elle pose une main en appui sur le sol pour se relever, mais sa paume rencontre quelque chose de pointu qui lui perce la peau et lui arrache un petit cri. Elle se lève quand même, va allumer. Sous le néon, elle remarque le plancher couvert de relish et le petit pot éclaté. L'endroit où elle était assise est demeuré propre. Elle baisse les yeux sur son tablier enduit de miel, de relish et de bile.

Quand elle relève la tête, elle découvre l'homme, encore assoupi, assis, la tête sur la table. Autour de sa bouche, des restes de relish. Elle pense « pas encore ». Elle regarde à nouveau son tablier et sent la colère naître dans ses tripes. Elle repense à cet été-là, celui de ses 12 ans. Il y avait eu une fête. On mangeait des hot-dogs sur le barbecue. Un de ses voisins était arrivé derrière elle, sans qu'elle l'entende, et avait versé tout le pot de relish sur sa tête. Tout le monde riait. Ce jour-là, elle n'avait pas pleuré. Elle avait quitté la fête, était rentrée toute seule à la maison. Ça avait senti pendant une semaine. Et exigé un nombre humiliant de shampoings. On s'était moqué d'elle longtemps, jusqu'à ses 18 ans, jusqu'à ce qu'elle déménage.

Aujourd'hui non plus, elle ne pleure pas. Mais, cette fois, elle ne partira pas, ne battra pas en retraite. Aujourd'hui, elle se venge.

Elle crie « t'aimes ça, la relish, hein ». L'homme se réveille, désorienté. Il essaie de parler, mais l'âpreté du vinaigre et de la bile dans sa gorge l'étouffent et l'empêchent de dire quoi que ce soit. Sans qu'il puisse se défendre, la femme l'attrape par les cheveux et le redresse sur sa chaise. Elle l'y attache avec son tablier. Il entend

un tiroir qui glisse. Des objets qu'on brasse. Puis, elle est devant lui, gants de vaisselle enfilés et un entonnoir dans la main. Elle dit «un petit pot de relish». Elle dévisse, enlève le sceau de métal. Ça fait *cloc*. D'une main, elle incline la tête de l'homme vers l'arrière, insère l'entonnoir dans sa gorge et y vide le contenu du pot. Il tousse, crache, émet des sons qu'elle ne lui a jamais entendus. Il avale. Elle le laisse se redresser. Il ne peut pas parler. Elle dit «deux petits pots de relish». Dévisse. *Cloc*. Verse. Tousse. Crache. Gémit. Avale. «Trois petits pots de relish.» Il réussit à dire «non». Elle hésite. Puis reprend. Dévisse *cloc* verse tousse crache gémit avale redresse. Il vomit. Elle demande «t'aimes pas ma relish». Il fait oui de la tête, puis vomit encore. Elle dit «quatre petits pots de relish». Elle incline la tête de l'homme, insère l'entonnoir, verse. Il tousse. Tousse. Tousse encore. Puis rien. Dans l'entonnoir, la mixture verte a cessé de s'écouler. Rapidement, elle le retire, redresse la tête de l'homme. Toute molle, elle tombe sur sa poitrine. La femme le détache, l'entoure de ses bras, le poing sur le plexus, et donne des petits coups, en cadence. Il tousse. Il crache. Il vomit. Elle vérifie qu'il respire. Il est inconscient. Elle le prend à bras-le-corps et le traîne jusqu'à sa chambre.

*
* * *

La première chose qu'il discerne est un goût vinaigré dans sa bouche, et la noirceur de la pièce, à peine éclairée par le rai de lumière sous la porte. Il se demande «qu'est-ce que je fais couché si elle ne l'est pas».

Il s'assoit sur le bord du lit, désorienté. C'est difficile. Il ne se rappelle pas du tout s'être couché. Péniblement, il

étire le bras et allume la lampe, se regarde dans le miroir. Il porte encore ses vêtements de travail. Qui sont tachés de quelque chose qui ressemble à de la relish séchée. Ça, il ne l'a pas oublié : c'est la journée relish. Il se souvient de l'odeur quand il est entré dans la maison, du petit pot qu'il n'a pu s'empêcher d'engloutir, du vomi. Le reste est flou : la femme en colère dans son pyjama, sa voix menaçante, la vague impression qu'elle lui a fait mal. C'est tout. Il se lève tant bien que mal et se rend à la cuisine. La femme est là, devant la cuisinière. Elle a troqué le pyjama pour sa robe verte. Verte. Comme l'été, dans sa jeunesse. Comme l'herbe et les salades de sa mère. Verte comme la relish, oui, la relish qu'il aime jusqu'à la nausée.

La femme se retourne. Elle dit doucement « tu vas mieux, mon chéri ». Il fait oui, un peu confus. Demande ce qui s'est passé, ce qu'elle lui a fait. Elle fronce les sourcils, dit « je ne comprends pas », explique qu'elle est sortie faire des courses et qu'elle l'a trouvé par terre en rentrant, qu'il avait vomi. La mémoire de l'homme est embrouillée. Elle lui sourit et l'invite à prendre place à la table. Il s'assoit. Elle dit « tu vas être content, j'ai fait des hot-dogs ».